

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour le peuple...
pour les riches (*Suite*)

MESSIEURS,

La religion est également bonne pour le peuple et pour les riches. Elle est le lien qui les unit. Elle leur adresse la parole de la réconciliation : « Vous êtes frères », et elle leur envoie l'homme de la réconciliation : le prêtre. J'ajoute qu'elle les appelle au rendez-vous de la réconciliation, qui est le temple catholique. Et là elle leur donne la même place, le même spectacle, la même doctrine, le même banquet. Voyons cela. C'est unique au monde. Ce serait génial, si ce n'était divin.

I. La religion appelle le riche et le peuple dans le même temple.

Il n'y a que deux endroits où les hommes soient rituellement égaux : le cimetière et l'église. Et

encore, au cimetière, bien que nos corps ne tiennent pas plus de place les uns que les autres, les monuments qui les chargent protestent contre l'égalité par de vaines apparences et de fastueuses inscriptions, de sorte que la tombe nous laisse encore des illusions. D'ailleurs, le cimetière n'égalise que les morts. L'église égalise les vivants. Cela lui est tout à fait particulier.

Le monde a des distinctions légitimes et nécessaires. L'orgueil les rend parfois intolérables, et l'envie voudrait les supprimer ou du moins les retourner à son profit. Le palais dédaigne la chaumière, et la chaumière jalouse le palais. La société, quand on la regarde, fait frémir. A côté d'un Rothschild qui a 50.000 francs à dépenser par jour, végètent des centaines de prolétaires qui gagnent péniblement leur pain et celui de leur famille. La grande dame dans son bel équipage éclabousse en passant le pauvre diable qui porte un fardeau sous la pluie et le vent qui le fouettent au visage. Voilà 10, 20, 30 millions d'hommes juxtaposés en société, c'est-à-dire 10, 20, 30 millions de volontés différentes, d'intérêts opposés, de situations diverses, qui s'entremêlent et s'entre-choquent. L'égalité s'écrit follement partout, et elle n'est nulle part. Je me trompe.

Venez à l'église. Là, du moins, chaque enfant de Dieu a son chez soi. Le riche est avec le pauvre, et ils se savent et se sentent tous les deux

chez eux. Ils sont invités à titre égal, et accueillis avec une égale prévenance. Le temple est pour les catholiques comme le cœur d'une mère pour les enfants de la famille : chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier. Les voilà réunis, ces hommes venus de tous les coins d'une ville, de tous les étages de la société, de tous les horizons de la vie. Que va faire la religion? Va-t-elle attiser les haines, approfondir les fossés, accentuer les passions rivales qui s'agitent comme des flots tumultueux dans ces âmes juxtaposées? Non

II. La religion offre au riche et au peuple le même spectacle.

Et quel spectacle? Les splendeurs de l'architecture et de la sculpture? oui, c'est pour tous que s'épanouit la belle ordonnance de nos piliers, de nos chapiteaux, de nos colonnettes, de nos voûtes et de nos statues. — Les splendeurs des verrières et des peintures murales? oui, c'est pour tous que sont écrites ces pages lumineuses. — Les splendeurs de l'autel, des vases et des ornements sacrés? oui, c'est pour tous que le cuivre, le marbre, l'or et la soie donnent leur éclat enchanteur. — Les splendeurs de nos cérémonies saintes? oui, c'est pour tous que se déroule l'ordre pompeux du culte catholique. Pour tous, les vibrations des orgues

Pour tous, le scintillement des lumières. Pour tous, le parfum des fleurs et de l'encens!

Mais, plus haut que toutes ces splendeurs, la religion dresse dans ses temples un signe auguste, *la croix*, le Crucifié aux longs traits amaigris, au front ceint d'épines, au corps couvert d'un haillon, au cœur meurtri, au tendre et compatissant regard. Et, s'adressant aux privilégiés, elle dit : « Riches, voilà votre Dieu! Il s'est dépouillé pour vous. Adorez-le, et dépouillez-vous pour Lui. » Et c'est fait. Elle mouille les yeux de l'opulent, elle attendrit ses entrailles, elle ouvre ses mains, elle fait jaillir de son cœur des fleuves d'eau vive, en lui montrant son Dieu crucifié. Puis, s'adressant aux déshérités, elle dit : « Peuple, voilà ton Dieu, qui a souffert pour toi, et qui te récompensera là-haut, si tu veux sur la terre souffrir un peu pour l'amour de Lui. » Et c'est fait. Elle transfigure la douleur. Elle l'embaume, elle la divinise, en la plaçant sous le doux rayonnement de la croix. La croix, Messieurs, est vraiment le drapeau, le signe de ralliement des grands et des petits. Elle modère les puissants et elle relève les humbles. Elle est la décoration de nos guerriers et la parure de nos vierges. Elle recueille nos derniers soupirs et elle abrite nos cercueils. Nous reposerons à son ombre, quand la mort nous aura couchés dans la terre. Pendant les courts instants de notre vie terrestre, restons unis à ses pieds. C'est là que la religion nous

assemble, dans le même temple, devant le même spectacle. C'est là qu'elle nous parle. Et que va-t-elle nous dire?

III. La religion distribue au riche et au peuple la même doctrine.

Une doctrine *fraternelle*. Parlant à ses auditeurs, le ministre de la religion les salue d'une appellation toute chaude et toute palpitante : « Mes frères ! » D'un mot il proclame la grande unité de la famille humaine ; il efface la ligne divisionnelle entre les grands et les petits ; il renverse les murs de séparation, il comble les abîmes ; il réconcilie et fusionne son auditoire en promenant sur toutes les têtes le niveau de la fraternité chrétienne. Et du haut de la chaire ne descend ni la flatterie pour les uns, ni la dureté pour les autres. La religion distribue au riche et au peuple

Une doctrine *impartiale*. A ceux qui sont en haut et à ceux qui sont en bas, elle rappelle que le travail est la loi de l'homme et que le travail de l'intelligence n'est ni moins lourd ni moins pénible que le travail des mains, — que l'inégalité des conditions est un fait providentiel et que les supériorités sociales méritent le respect, — qu'il faut accepter sans orgueil et sans murmure la part que Dieu nous a faite dans les biens de ce monde, — que la valeur de chacun se mesure non pas à sa

fortune, mais à son mérite et à ses vertus, — que le vrai bonheur ne consiste pas à multiplier ses jouissances avec ses besoins, mais à modérer ses désirs et à gouverner sa volonté suivant la loi divine, — que nous n'avons pas notre fin en nous-mêmes, mais en Dieu qui nous attend au terme d'une vie de travail et d'épreuves pour la couronner de gloire et d'immortalité. Ainsi parle la religion. La doctrine qui tombe de sa bouche est une doctrine impartiale.

Une doctrine *transcendante*. Au-dessus des horizons si tourmentés de la vie présente, elle ouvre les perspectives calmes et sereines de la vie future. Des conflits et des meurtrissures de la terre, elle en appelle sans cesse à la justice éternelle de là-haut, qui rétablira l'exacte balance du bien et du mal. « O hommes, dit-elle, aimez-vous les uns les autres, car vous êtes tous les enfants du Père qui est au ciel. Vous, riches, vous êtes les aînés de la famille, mais votre opulence n'est pas un mérite, elle est une responsabilité. Et vous, pauvres, vous êtes les frères plus jeunes et moins robustes, mais votre médiocrité n'est pas une honte, elle est une épreuve. Devant Dieu, les conditions sociales ne comptent pas. A la mort, Dieu passe au crible les grands et les petits. Il secoue la poussière de notre vie, il pèse nos œuvres, et il récompense nos vertus. Les rois seront châtiés, s'ils ont commis des crimes ; les pauvres

seront à la première place, s'ils ont maçonné, bêché et raboté avec résignation et conscience. O hommes, voilà la vérité! »

— Imaginez, Messieurs, *un peuple qui, chaque dimanche, entend cette doctrine*. Imaginez sous ces oracles qui descendent du ciel toutes les âmes attentives. Imaginez la voix qui constate et produit l'harmonie, la voix de la religion accueillie, crue et obéie dans toutes les bourgades et les cités qui composent la nation! La question sociale serait aux trois quarts résolue, et nous aurions fait un pas immense vers la réconciliation. Que serait-ce, Messieurs, si nous acceptions, avec la doctrine que nous prêche la religion, le banquet auquel elle nous invite?

IV. La religion invite le riche et le peuple au même banquet.

Un jour, Turenne, agenouillé au milieu de la foule des fidèles, se préparait à la communion. Il se lève et s'avance, les yeux baissés et les mains jointes, vers la Table sainte. Un de ses domestiques, sans s'en douter, marchait devant lui. Le pauvre homme s'en aperçoit, et, confus de son inconvenance, il se penche à l'oreille de son maître pour lui dire tout bas : « Passez, Monseigneur! » Turenne regarde et reconnaît son palefrenier : « Mon ami,

répond-il en souriant, Monseigneur est resté à la porte... ici il n'y a qu'un Seigneur, celui que nous allons recevoir; va devant moi. » C'est bien simple, n'est-ce pas, de dire à quelqu'un : « Va devant moi. » Et cependant quelle belle et significative parole dans la bouche d'un grand capitaine! Turenne prosternait son rang, son nom et sa gloire devant l'égalité du banquet eucharistique.

Venez à ce festin sublime, hommes si divisés de ce siècle! Ici on apprend la charité *de bienveillance*, car manger ensemble, s'asseoir à une table commune fut toujours le signe le plus sensible de la sympathie et de l'amitié. Ici on apprend la charité *de pardon*, car il est dit : « Vous qui venez à l'autel avec un cœur ulcéré, laissez là votre offrande, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère. » Ici on apprend la charité de fraternité et *d'égalité*, car tous sont appelés, et, en mangeant la chair de l'Agneau, ils confessent qu'ils sont des frères, plus que des frères, qu'ils sont tous membres d'un même corps qui est Jésus-Christ. Embrassement éloquent, réconciliation mémorable que celle où le Dieu des chrétiens lui-même dissipe les rancunes, rapproche les extrêmes sociaux, allume la charité dans les âmes et signe de son sang le traité de paix!

Conclusion. Allumer la charité dans les âmes, unir les cœurs...

1° *C'est nécessaire et cela nous manque.* Certes, pour faire marcher la société, *les lois* ne manquent pas, on en a fabriqué des milliers depuis cent ans. Jamais la société n'a été mieux organisée. Jamais les rouages de son incomparable mécanisme n'ont été plus savamment reliés entre eux. Mais que voulez-vous? *Le cœur* manque, l'onction manque, l'huile manque. Et alors, en tournant les uns sur les autres, les rouages crient, grincent, s'usent et se disloquent. La société craque de toutes parts. Bâissez des palais, agrandissez vos villes, multipliez vos boulevards, couvrez la terre de chemins de fer et de télégraphes, construisez d'ingénieuses machines et des lois plus ingénieuses encore, tout cela vous mènera à l'abîme, à la décadence, à la corruption et à la mort, si vous ne parvenez pas à réchauffer les cœurs, à y mettre un peu d'amour, un peu de dévouement et de sacrifice, à les unir.

2° *Or les cœurs se dilatent, se réchauffent et s'unissent* à l'église, devant la croix, au pied de la chaire, à l'autel... quand on les tourne vers leur foyer qui est Dieu, quand on les plonge dans la fournaise qui est la religion. Là, dans nos temples, sur ce terrain neutre et sacré, sous le regard de

divin Crucifié, sous la rosée de la divine parole, dans les pèles-mêles sublimes du banquet sacré, le riche et le pauvre se rencontrent et se souviennent que c'est l'Éternel qui les a faits, les inégalités sociales sont nivelées par l'amour, toutes les fractions d'un peuple ne font plus qu'un seul peuple qui a Dieu pour père et la charité pour loi!

Allons, Messieurs, vous aimez l'église, vous, et, brebis fidèles, vous y venez assidûment. Mais il y a d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie. Il faut qu'on me les amène. Et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur!

Amen!

VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE

J'ai ma Religion à moi

MESSIEURS,

Pour échapper à la religion, chacun essaie de la passer à son voisin. On dit qu'elle est bonne pour les prêtres, ou pour les enfants, ou pour les femmes, ou pour les riches, ou pour le peuple. J'ai réfuté tous ces vains subterfuges.

Maintenant, voici autre chose. Je rencontre sur mon chemin un homme à qui je prêche le devoir religieux et qui me répond : « Laissez-moi tranquille. *J'ai ma religion à moi.* » Cette parole est peu sincère et peu raisonnable. C'est ce que je me propose de vous démontrer.

I. J'ai ma religion à moi. *Est-ce bien vrai ? Je me permets d'en douter.*

1° Vous avez votre religion à vous. Quelle est cette religion ? Vous avez peut-être *une religion étrangère* ? Vous êtes peut-être idolâtre ? Non. Je vous observe, et je ne vous vois pas relever dans

un coin de votre jardin la statue de Jupiter et lui offrir de l'encens. — Vous êtes peut-être bouddhiste ? Non. Si vous visitez le musée Guimet, c'est en curieux et en amateur, et non en croyant. Cela vous amuse d'étudier le culte des Hindous, mais vous n'êtes pas assez simple pour vous y associer. — Vous êtes peut-être musulman ? Non. Vous n'avez pas fait jusqu'ici le pèlerinage de la Mecque, et vous ne semblez pas disposé à coiffer le turban vert, à réciter le Coran, à vous prosterner cinq fois le jour, à pratiquer avec une pieuse exactitude les jeûnes et les ablutions qui constituent la religion de Mahomet. Vous n'êtes ni idolâtre, ni bouddhiste, ni musulman.

2° Vous avez votre religion à vous. Quelle est cette religion ? Vous avez sans doute la *religion de votre pays* ? Il y a en France trois cultes reconnus : le culte catholique, le culte protestant et le culte israélite. Êtes-vous catholique ? Non. Vous n'allez jamais à l'église. Êtes-vous protestant ? Non. Vous n'allez jamais au temple. Êtes-vous juif ? Non. Vous n'allez jamais à la synagogue. Vous professez sans doute la *religion de vos parents* ? Pas davantage. Votre père était un fervent chrétien, ou, du moins, il respectait la religion et la pratiquait à peu près. Vous avez hérité de ses richesses, mais vous n'avez pas hérité de ses croyances. Votre père priait et allait à la messe. Vous n'allez pas à la messe, vous

ne priez jamais. En somme, vous n'êtes ni idolâtre, ni bouddhiste, ni musulman, vous n'êtes ni juif, ni protestant, ni catholique. Qu'êtes-vous? Cherchons.

3° Vous avez votre religion à vous. Quelle est cette religion? Auriez-vous inventé *une religion nouvelle*?

1. Inventer une religion nouvelle... *la chose n'est pas si facile qu'elle en a l'air*. Beaucoup ont essayé et n'ont pas réussi. De très fortes têtes y ont perdu leur grec et leur latin. C'était au lendemain de 93. Un révolutionnaire philosophe qui avait assisté au pillage des églises et au massacre des prêtres se dit à lui-même que la France ne pouvait pas se passer de religion, et que, cependant, elle ne pouvait pas revenir au christianisme après l'avoir détruit. « Le moment est arrivé, s'écria-t-il, de remplacer Jésus-Christ. Je vais faire une religion toute neuve dans le goût du progrès. » Et il se met à l'œuvre. Il épuise les ressources de son imagination, et il institue une religion nouvelle, riante, commode, charmante, un vrai bijou de religion. C'était un mélange de poésie, de philosophie et de philanthropie. Il y avait des fêtes, des chants, des fleurs, des danses, des bœufs et des moutons aux cornes dorées. Au bout de quelques mois, l'inventeur, Larevellière-Lépeaux, s'en vint déconfit vers Bonaparte : « Le croiriez-vous, citoyen général? Eh bien, ma religion si jolie, ça ne prend pas. » Et Bonaparte, en

homme intelligent, de lui répondre aussitôt : « Citoyen collègue, tenez-vous sérieusement à faire concurrence à Jésus-Christ? Faites comme lui. Il n'y a que ce seul moyen. Faites-vous crucifier un vendredi, et tâchez de ressusciter le dimanche. » Larevellière-Lépeaux ne jugea pas prudent de tenter l'aventure. Il se retira tranquillement dans sa terre de Sologne, et la religion neuve sortie de son cerveau fut congédiée et enterrée au bruit des sifflets. Non, inventer une religion nouvelle, la chose n'est pas facile.

2. Si cependant vous avez imaginé pareille invention, je serais curieux de savoir *en quoi elle consiste*. Dites-moi donc un peu quelle est la physiologie de votre religion. Dites-moi combien il y a d'articles dans votre symbole. Dites-moi quels sont les commandements qui constituent votre code moral. Dites-moi à quelles pratiques rituelles vous avez l'habitude de vous livrer. Dites-moi où est le temple où vous allez adorer la divinité, et quels sont les prêtres dont vous employez le ministère. Hélas! vous seriez bien embarrassé de me répondre, car votre prétendue religion n'a ni prêtres, ni temple, ni cérémonies, ni symbole. Elle n'existe pas. Elle est invisible, introuvable, inexistante. Elle n'est qu'un mot sous lequel vous drapez votre indifférence, votre néant religieux.

J'ai ma religion à moi. Quatre-vingt-dix-neuf fois

sur cent cela veut dire : « Je sers Dieu à ma manière, et ma manière de servir Dieu, c'est de ne pas le servir. Je n'ai pas de religion, et je n'en veux point avoir. » Et là-dessus on se barricade dans sa maison, et on se dresse en quelque coin un petit confessionnal où on se confesse soi-même, un petit autel où on s'adore soi-même, faute de mieux. C'est tout de suite fait, et ça ne coûte pas cher. Mais une telle conduite et un tel raisonnement sont injustifiables aux yeux de la raison et de la conscience. Il va m'être facile de vous en convaincre.

II. J'ai ma religion à moi. *En avez-vous le droit? J'affirme que non.*

Une distinction importante est ici nécessaire. Il faut distinguer entre la liberté et le droit de faire ou de ne pas faire quelque chose. De ce que vous avez la liberté de faire le mal, vous n'en avez pas le droit pour cela. — Vos enfants ont la liberté de vous désobéir et de vous injurier; ils n'en ont pas le droit. — Votre voisin a la liberté de saccager votre jardin et votre réputation; il n'en a pas le droit. — Vous, mari, vous avez la liberté de battre votre femme; vous n'en avez pas le droit. — Vous, père, vous avez la liberté de corrompre vos enfants; vous n'en avez pas le droit. — Vous, ouvrier, vous

avez la liberté de vous enivrer et de vous abrutir; vous n'en avez pas le droit. — Vous, citoyen, vous avez la liberté de donner votre suffrage à un candidat notoirement mauvais; vous n'en avez pas le droit. — Vous, législateur, vous avez la liberté de fabriquer une loi injuste, spoliatrice, infâme; vous n'en avez pas le droit. — Eh bien, de même, quand quelqu'un me dit : « J'ai ma religion à moi », — je lui réponds : « Vous n'en avez pas le droit. »

1° *Vous n'avez pas le droit de n'avoir pas de religion.*

Sans doute vous êtes libre. Vous pouvez marcher à droite ou à gauche, choisir le bien ou le mal. Mais votre liberté ne détruit pas le souverain domaine de Dieu.

Dieu reste le maître. Il reste votre Créateur, votre bienfaiteur, votre législateur et votre juge. Vous n'avez pas le droit de le traiter comme une quantité négligeable, de le mépriser.

Vous n'avez pas le droit de contrecarrer l'humanité intelligente et honnête. Quel orgueil est le vôtre! Tous les peuples ont eu, et ont encore une religion. Vous résistez à l'évidence et à l'autorité d'un tel témoignage. Vous prétendez avoir raison seul contre tous. Vous n'en avez pas le droit.

Vous n'avez pas le droit de scandaliser vos semblables. Vous, père de famille, en vivant sans aucune religion, vous élevez des enfants qui vous res-

semblent, vous détruisez en eux les germes de la foi, vous empêchez leur formation chrétienne, vous préparez une race de mécréants qui seront votre honte et le désespoir de la patrie. Vous n'avez pas ce droit-là. — Vous, patron, en vivant sans aucune religion, vous découragez la piété naissante de vos apprentis et vous entravez le retour de vos ouvriers à la pratique du christianisme. Vous n'avez pas ce droit-là. — Vous, riches, en vivant sans aucune religion, vous donnez aux classes inférieures un exemple pernicieux. Vous leur apprenez par votre conduite à se détourner avec dédain des enseignements de la sainte Église. Vous n'avez pas ce droit-là. — Vous, qui que vous soyez, en vivant sans aucune religion, vous accédez dans votre paroisse, dans votre bourgade ou dans votre ville, dans la nation, l'indifférence religieuse. Vous n'avez pas ce droit-là. Vous avez la liberté de mépriser Dieu, de contrecarrer l'humanité et de scandaliser vos semblables. Mais vous n'en avez pas le droit. Vous n'avez pas le droit de n'avoir pas de religion

2° *Vous n'avez pas le droit d'avoir n'importe quelle religion.*

Ce serait contraire à la simple raison. Comme cela marcherait bien si au Transvaal les Boers disaient tous à leur général : « Laissez-moi faire J'aime mon drapeau. Je le défendrai à ma manière ». — Si, dans l'armée française, les conscrits disaient à

leur caporal : « Moi, j'entends faire l'exercice à ma manière. J'ai mon système, et il me suffit. » — Si, dans un atelier, l'ouvrier disait à son patron : « Moi, je travaille à ma guise. Je n'entends recevoir d'instructions de personne. » — Si dans la société chacun se faisait à lui-même sa loi et ses usages, sans tenir nul compte des lois établies et des usages reçus ! Ce serait partout le plus épouvantable désordre. Eh bien, de même, dans l'ordre religieux, chacun ne peut pas avoir le droit de se choisir n'importe quelle religion. Ce serait contraire à la simple raison.

Ce serait contraire à la volonté divine. Car il faut avoir la religion que Dieu veut qu'on ait, et appartenir à l'Église qu'il a établie lui-même.

Dieu, en effet, n'a pas dit : « Chacun pourra me servir à sa manière. » Non. Il a fondé une religion unique, positive, obligatoire pour tous. Il a envoyé sur la terre son Fils pour nous apporter et nous intimer cette religion définitive. Et

Jésus-Christ dans son Évangile n'a pas dit : « Chacun pourra servir Dieu à sa manière. » Non, il a dit : « Voici ce que vous croirez, et quiconque ne croira pas sera condamné. — Voici mes commandements, et, si vous ne les pratiquez pas, vous n'aurez pas la vie éternelle. — Voici comment vous prierez, comment vous serez baptisés, comment vous communiez, et, si vous ne priez pas, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, vous n'au-

rez pas la vie en vous. » Puis, remontant dans les cieux, Jésus-Christ a laissé ici-bas, pour le représenter et le continuer, pour conserver et répandre la vraie religion,

Son Église. Il a dit à ses apôtres et à leurs successeurs : « Allez. Enseignez tous les peuples. Apprenez-leur à observer tous mes commandements. Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise. Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » C'est clair. Chacun n'a pas le droit d'avoir sa religion à soi, la religion qui lui plaît, n'importe quelle religion. Il faut avoir la religion que Dieu veut qu'on ait, et appartenir à l'Église qu'il a établie lui-même. Tout homme qui ne sert pas Dieu de la sorte, ne le sert pas réellement. — Sans doute, s'il se trompe de bonne foi, son erreur ne lui est pas imputable à péché. Mais si, volontairement, par dédain, sans examen, il répudie toute religion ou choisit une religion quelconque, il est coupable devant Dieu, dont il méprise les ordres souverains.

Messieurs, vous ne direz jamais : « J'ai ma religion à moi. » C'est une parole peu sincère et pas du tout raisonnable. Si elle retentit à vos oreilles, vous ne la prendrez pas au sérieux. Vous la réfuterez facilement et vous direz : « Moi, j'ai la religion que Dieu m'impose, que Jésus-Christ m'a révélée et que l'Église m'enseigne. J'ai la religion

catholique, apostolique et romaine. Elle est vraie, elle est bonne, elle est belle. Je suis dans le chemin du vrai, du bien, du salut. J'y suis et j'y reste! »

Amen!